

**« Choisir d’habiter la cité terrestre ou la maison de Dieu »  
d’après S<sup>t</sup> Augustin, la Cité de Dieu.**



Saint Augustin dans son atelier,  
fresque de Sandro Botticelli,  
Florence, Église d'Ognissanti.  
© Raffaello / Leemage

# 1. Cité terrestre et Cité de Dieu

Nous allons vous présenter à trois voix un des ouvrages les plus célèbres, le plus complexe aussi de Saint Augustin : la *Cité de Dieu*

Aborder la *Cité de Dieu* en un temps limité, c'est une tentative risquée, pour de multiples raisons.

- D'abord, le texte qui nous est parvenu a été écrit en plus de 14 ans ; c'est donc une réflexion approfondie, reprise sur de nombreuses pages, dans un style de haute volée, qui d'ailleurs change en fonction des thèmes.
- Ensuite, la longueur des analyses, chapitre après chapitre, a de quoi décourager. S<sup>t</sup> Augustin demande souvent au Seigneur de lui permettre de continuer son travail, de lui en donner la force, de l'éclairer. Avec un peu d'humour, on peut dire que Dieu est large en miséricorde... Il nous faut donc suivre les réflexions d'un auteur largement inspiré, et prendre en compte cette divine inspiration et ses méandres. Soit un millier de pages rédigées par un évêque bien connu, Père de l'Eglise, ancien avocat, imbu de culture ancienne et sachant parfaitement régler une cause ou un conflit. Augustin, de surcroît, est un véritable pasteur soucieux de transmettre la vérité du Christianisme à des catéchètes, à des baptisés déjà et à tout son peuple. Donc, il explique, et c'est très travaillé, il explique la doctrine chrétienne, celle qu'il a apprise et celle qui existe évidemment depuis 5 siècles. Par moments, on peut reconnaître des thèmes complexes qui malgré tout parlent à l'homme moderne. Il ne faut pas s'égarer certes dans cette longue réflexion et parfois se laisser enchanter par une écriture qui n'a pas pris une ride, comme Benoît XVI, un pape augustinien, le faisait remarquer au sujet de la Résurrection par exemple, nous verrons.

La *Cité de Dieu* est d'une richesse thématique impressionnante. S'il s'agit bien de définir un *espace*, une *ville* où Dieu est le maître, centre et roi. Il faut pour mener à bien cette tâche :

- la foi la plus résistante face aux païens du IV<sup>e</sup> siècle qu'Augustin appelle *isti, ces gens-là*, pronom quelque peu péjoratif en latin.

- la culture la plus élaborée face aux philosophes (réticents), bien connus de notre évêque (surtout les néo platoniciens),
- une culture historique, biblique, littéraire, théologique, numérolgique, philosophique et jusqu'aux sous-entendus, et bien sûr, la connaissance d'une piété populaire polythéiste, encore bien vivace et ancrée dans les esprits.

On comprend bien que pour aborder ces contenus, le style propre à chacun, il faut du temps. Augustin, évêque, le trouve, il y met 14 ans, et nous laisse aborder tranquillement une œuvre de 22 livres répartis par chapitre, soit 1100 pages :

- Les 10 premiers livres sont consacrés à la réfutation d'un paganisme très présent à Rome, à Carthage ; et dans l'Afrique dont il est issu, malgré 4 siècles de Christianisme, le polythéisme ravageur subsiste.
- Les 12 livres suivants définissent la genèse, l'évolution, les tribulations et les joies futures de la *Cité de Dieu*, réponse sans appel au paganisme qui ne donne rien à la cité, surtout pas la vie éternelle, pour le dire vite. Les joies qui nous attendent, terme de notre itinéraire terrestre, constituent en fait la finalité de la création et de la créature (Livre XXII surtout) et elles ont un parfum de ciel et d'éternité.

## 2. Au point de départ, contexte de l'œuvre

Pour comprendre la *Cité de Dieu*, il est nécessaire de resituer l'œuvre dans son contexte tourmenté du V<sup>e</sup> siècle. Si le Christianisme est bien l'objet des livres essentiels en un corpus apologétique bien évident, est toujours présente en filigrane l'histoire de Rome, de sa gloire, de son déclin. On a compté qu'un tiers du texte lui est consacré.

Pourtant Rome ne fut pas **La Ville** très aimée de l'évêque d'Hippone, bien sûr citoyen romain mais né à Thagaste, en Algérie actuelle ; il fut étudiant et professeur à Milan, à Carthage où se sont passés les plus grands événements de sa vie : la rencontre avec Ambroise à Milan, sa conversion bien connue et l'écriture de ses très célèbres *Confessions*.

En cette période tourmentée, le sac, le pillage de Rome, perpétré en 410 par l'invasion des Wisigoths d'Alaric est un choc immense. La ville impériale n'avait pas subi attaques ou guerres depuis 800 ans. C'est difficile à imaginer aujourd'hui. S<sup>t</sup> Jérôme, dit-on, en a pleuré. Augustin aurait pu s'en tenir à la conviction jamais démentie selon laquelle tout ce qui naît périt. Il en est, disait-il, des phénomènes physiques comme des empires et des civilisations, selon la loi d'airain de l'existence humaine ; naissance, vie, vieillesse, mort. Rien de la loi d'un temps circulaire ancré chez les philosophes antiques (le stoïcisme surtout). Avec Rome, ce sont des murs de pierre qui s'écroulent ! et l'advenue d'une théologie de l'Histoire Sainte qui se dégage.

Quoiqu'il en soit, la problématique annoncée par S<sup>t</sup> Augustin est ailleurs qu'à Rome proprement dit. Autour de l'évêque, de nombreuses accusations s'élèvent ; et contre les Chrétiens tout spécialement. Les tenants de la Religion ancienne – païens ou demi-convertis, fidèles à leurs croyances traditionnelles, dénoncent ceux de la *religion nouvelle*, leur reprochant d'avoir coupé les liens anciens qui les rattachaient aux dieux de la Cité. Par exemple, les jeux offerts aux dieux, qui sont pour nous des objets de mythologie mais point à cette époque. Plus de sacrifices, plus de piété. Les dieux traditionnels délaissés, ont donc à leur tour cessé de protéger les villes dont ils étaient *tuteurs* (anges gardiens ?) Le malheur a fondu sur Rome et l'on s'en va répétant « *ceci est la faute des Chrétiens* », formule d'ailleurs utilisée en bien des circonstances. *Il pleut ? les moissons sont mauvaises, l'ennemi gagne en puissance ?* Tout est la faute des Chrétiens.

En fait, entre la Rome demi- païenne et les Chrétiens, c'est une guerre de religion. Saint Augustin, alors, pour tenter de faire taire ces propos infamants, tout en conservant ses tâches ordinaires, rédige avec une virulence très visible, une longue critique de l'antique religion – toujours bien vivace dans le peuple. Cette critique est aussi bien l'occasion de mettre au point, par contraste, l'originalité et la puissance du Dieu unique des Chrétiens, simple, donateur de dons, de tous les cadeaux faits à l'homme, la vie éternelle surtout. A côté de cela les dieux du panthéon gréco-romain sont discrédités avec une violence croissante. Ils ne sont que des baudruches vides, sans consistance ni attention à l'égard des hommes. Ils sont grotesques. Ce n'est pas du tout la sérénité des dieux que nous voyons au tympan du Parthénon.

**«...je viens défendre la Cité de Dieu contre ceux qui préfèrent à son fondateur leurs fausses divinités ; je viens montrer cette cité toujours glorieuse, soit qu'on la considère dans son pèlerinage à travers le temps, vivant de foi au milieu des incrédules, soit qu'on la contemple dans la stabilité du séjour éternel, qu'elle attend présentement avec patience, jusqu'à ce que la patience se change en force au jour de la victoire suprême et de la parfaite paix. Cette entreprise est, à la vérité, grande et difficile, mais Dieu est notre appui. [...] Je parlerai donc aussi de cette cité de la terre, maîtresse des peuples asservis, dominée à son tour par sa passion de dominer ; et ici, je ne refuserai rien à l'occasion, rien à la convenance de mon sujet ».**

Cette première lecture en peu de mots annonce le projet explicite de défendre la Cité glorieuse, éclatante de lumière et de prestige (à travers l'histoire et par-delà le temps). Chacun comprend qu'il s'agit de la Cité de Dieu, en pèlerinage sur la terre (en exil, pérégrination, termes que l'on trouve souvent employés de nos jours pour désigner l'Eglise).

Mais une seconde annonce attire notre attention : avec ce minuscule adverbe de liaison « je parlerai **aussi** de cette cité de la terre, maîtresse des peuples asservis, dominée par sa passion de dominer ». Aussi... C'est une adjonction qui ouvre un autre champ de réflexion. Rétrospectivement, en refermant le livre de S<sup>t</sup> Augustin, on sait sans ambiguïté que nous avons affaire à deux Cités (dirait-on), deux villes, et non une seule, et que cette cité terrestre s'impose pratiquement dans chaque étape marquant la *Cité de Dieu*. Ce n'est pas le repoussoir extérieur à une œuvre magnifiquement dévoilée, mais une sorte de présence multiforme, mêlée à la première ville, tellement imbriquée dans ses « quartiers » qu'elle est cachée aux yeux de tous : sa vérité n'apparaîtra qu'à la fin du monde.

A la suite de cette présentation, on peut s'attendre à rencontrer dans la *Cité de Dieu* moins la phénoménologie d'un lieu sacré enclos par des murailles que la réaction d'une communauté, une Eglise, dont l'essai polémique peut se déployer pour mieux affirmer la gloire non perceptible au début de son statut. C'est ce que fait l'auteur, à l'annonce de son projet.

Dans la première ligne apparaît, confirmée tout au long des pages, une approche binaire très appuyée, explicite, car vient s'ajouter à la *Cité de Dieu* qui est présentée par Augustin, une autre cité qu'il mentionne. Il est conscient de cette dualité que nous verrons tout au long des pages. La glorieuse Cité est doublée d'une autre cité que l'on appellera la cité terrestre.

En fait, la *Cité de Dieu*, ce n'est pas une cité mais deux cités, pratiquement jusqu'au livre XXII.

Pour anticiper, les deux cités sont mêlées sans être confondues, elles sont comme prisonnières d'un champ grammatical qu'Augustin dégage lui-même : l'antithèse qui pose face à face deux contraires ou *contrastes* dit l'auteur. C'est un choix linguistique rencontré jusqu'au terme de l'ouvrage, et que le lecteur peut prédire : la position d'un élément, puis la présentation de son contraire.

Le terme d'antithèse que l'on trouve dans la *Cité de Dieu* au livre XI, chapitres 1 et 33 serait la traduction un peu moderne mais peut être insuffisante du latin *contrarium*.

### 3. Pour en finir avec le Polythéisme

La tentation est grande de plonger dans la critique augustinienne des dieux de la Cité romaine. Neuf livres pour les anéantir au nom de deux critiques repérables.

1. Une multiplication insensée de leur nombre et de leur mission pour les besoins des hommes. Chacun a une petite tâche particulière, insignifiante.
2. Leur immoralité foncière choque visiblement notre auteur. Elle est visible partout. D'abord dans leur généalogie (Jupiter a pour compagne, femme, sœur, épouse, Junon). Et puis, il y a un désir de sang dans les jeux qu'on leur consacre, adultère, inceste... (Augustin, dans les *Confessions*, nous raconte l'attraction qu'il avait pour ces jeux, et il connaît cela très bien.)

A la fin de la critique, on arrive à cette constatation que ces dieux sont des démons, puisque détournant le peuple de la foi dans le seul vrai Dieu, celui du Christianisme. Ils ne peuvent agir que dans une cité perverse – la cité terrestre – dont il faut faire rapidement la purification ou la catharsis. Puis, c'est le passage au livre XI.

*« Je ne puis ici rappeler en quelques lignes tous ces noms de dieux et de déesses qui peuvent à peine tenir dans de gros volumes, où l'on attache chaque divinité à son objet particulier, suivant la fonction qui lui est propre. Par exemple, on n'a pas jugé à propos de confier à un seul dieu le soin des campagnes; on a donné la plaine à Rusina, le sommet des montagnes à Jugatinus, la colline à Collatina, la vallée à Valbonia. On n'a même pas trouvé une divinité assez vigilante pour lui donner exclusivement la direction des moissons: on a recommandé à Séia les semences, pendant qu'elles sont encore en terre; à Segetia, les blés quand ils sont levés; à Tutilina, la tutelle des récoltes et des grains, quand ils sont recueillis dans les greniers. Evidemment Segetia n'a pas été jugée suffisante pour soigner les moissons depuis leur naissance jusqu'à leur maturité. Mais comme si ce n'était pas encore assez de cette foule de divinités à ces idolâtres insatiables dont l'âme corrompue dédaignait les chastes embrassements de son dieu pour se prostituer à une troupe infâme de démons, ils ont fait présider Proserpine aux germes des blés, le dieu Nodatus aux noeuds du tuyau, la déesse Volutina à l'enveloppe de l'épi; vient ensuite Patelana, quand l'épi s'ouvre; Hostilina, quand la barbe et l'épi sont de niveau; Flora, quand il est en fleur; Lacturnus, quand il est en lait; Matuta, quand il mûrit; Runcina, quand on le coupe. Je ne dis pas tout, car je me lasse de nommer ce qu'ils n'ont pas honte d'adorer; mais le peu que j'en ai dit suffit pour montrer qu'il est déraisonnable d'attribuer l'origine, les progrès et la conservation de l'empire romain à des divinités tellement appliquées à leur office particulier qu'aucune tâche générale ne pouvait leur être confiée. »*

## 4. La Cité de Dieu, exil et présence

Il est important que l'appellation *Cité de Dieu* soit un terme lumineux, largement enraciné dans les Ecritures. On la trouve par exemple au Psaume 86 ; c'est la Jérusalem face à Babylone, cité terrestre du désordre et de la confusion. Jérusalem, c'est la ville bâtie sur la colline, en définitive la Jérusalem céleste de l'Apocalypse, terme de notre voyage qui en ce temps pérégrine, est en pèlerinage, en exil sur la terre au milieu des dangers des ennemis et des hérésies, tâche propre de S<sup>t</sup> Augustin d'y mettre un terme.

La *Cité de Dieu*, en son centre comprend des adeptes du vrai Dieu, reconnu, adoré par ses habitants. Quasi invisible pour les yeux, elle progresse en voyant augmenter le nombre de ceux qui l'honorent. Un accroissement dû en grande partie à Dieu et à sa grâce, thème typiquement augustinien, grâce croisée avec le libre arbitre qui consent à cette proximité. Nombreuses sont les personnes fixées à ce vrai Dieu, présent à toute action de service pour l'homme et pour le monde. Non visible certes ; il faut attendre la fin des temps pour que le bon grain qu'elle représente soit séparé de l'ivraie que l'on jette au feu et qu'elle apparaisse dans toute sa pureté, dans toute sa gloire après le jugement, la résurrection et toutes les fins dernières.

Nous avons Jérusalem face à Babylone.

Saint Augustin aime venir à bout du sujet qu'il traite. C'est ainsi que dans ce texte, il peint la genèse de la *Cité de Dieu* avant la création ; de même qu'il évoquera sa position par-delà la fin du monde au Ciel. Pour ce qui est de la genèse, on y note le rôle privilégié des anges ; la Cité céleste, la Cité terrestre ont part avec le monde angélique. C'est un thème bien oublié dans notre siècle amateur d'esprits plus ou moins déterminés surplombant ou habitant notre psyché. L'angélogologie de la *Cité de Dieu* est double. On peut dire que l'accueil des créatures invisibles ou leur refus semble s'être incrusté hors du temps jusque dans le monde terrestre suscitant d'un côté le mal de certains êtres corporels, des êtres dits charnels ou seulement hommes, humains et la révolte récurrente qui accompagne cet état. D'autre part, l'obéissance, la volonté de vivre selon l'amour et la loi du Créateur sont un effet des anges.



Les deux Cités viennent du Ciel. Augustin dira : « *elles sont mystiques* ». Sur terre, après la création, elles commencent avec Caïn et Abel, Romulus et Remus et tous les couples en situation binaire qui divisent le temps de l'Histoire Sainte mais aussi de l'Histoire tout court. Là, Augustin voudra faire correspondre l'Histoire Sainte et l'Histoire telle que nous la connaissons, ce qui est un effort absolument colossal.

Les deux cités ont donc une origine angélique qu'en général les commentateurs passent sous silence. Par contre on a insisté essentiellement au cours des siècles, sur le rôle que l'amour, celui de Dieu et celui de l'homme joue dans l'édification de ces deux cités.

Nous allons voir le texte

### Lecture 3 : Livre XIV chapitre 28 p 191 192

***Deux amours ont donc bâti deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu, celle de la terre, et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même, celle du ciel. L'une se glorifie en soi, et l'autre dans le Seigneur; l'une brigue la gloire des hommes, et l'autre ne veut pour toute gloire que le témoignage de sa conscience; l'une marche la tête levée, toute bouffie d'orgueil, et l'autre dit-à Dieu : « Vous êtes ma gloire, et c'est vous qui me faites marcher la tête levée » ; en l'une, les princes sont dominés par la passion de dominer sur leurs sujets, et en l'autre, les princes et les sujets s'assistent mutuellement, ceux-là par leur bon gouvernement, et ceux-ci par leur obéissance; l'une aime sa propre force en la personne de ses souverains, et l'autre dit à Dieu : « Seigneur, qui êtes ma vertu, je vous aimerai ». Aussi les sages de l'une, vivant selon l'homme, n'ont cherché que les biens du corps ou de l'âme, ou de tous les deux ensemble ; et si quelques-uns ont connu Dieu, ils l'ont connu, sans le glorifier comme Dieu, sans lui rendre grâces ; mais ils se sont perdus dans la vanité de leurs pensées et sont tombés dans l'erreur et l'aveuglement. En se disant sages, c'est-à-dire en se glorifiant de leur sagesse, ils sont devenus fous et ont rendu l'honneur qui n'appartient qu'au Dieu incorruptible à l'image de l'homme corruptible et à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents ; car, ou bien ils ont porté les peuples à adorer les idoles, ou bien ils les ont suivis, aimant mieux rendre le culte souverain à la créature qu'au Créateur, qui est béni dans tous les siècles. Dans l'autre cité, au contraire, il n'y a de sagesse que la piété, qui fonde le culte légitime du vrai Dieu et attend pour récompense dans la société des saints, c'est-à-dire des hommes et des anges, l'accomplissement de cette parole : « Dieu tout en tous ».***

Insistons quelque peu sur cette formule tellement connue, tellement répétée et qui est vraiment le cœur de l'œuvre de Saint Augustin : l'amour des hommes, existe sous deux formes antagonistes.

- Ou bien replié sur lui-même, égoïstement, fermé à tout attrait spirituel – on reconnaît la Cité terrestre ;
- ou bien ouvert à Dieu, son principe et son Tout par-delà les préoccupations des biens matériels, les plus évidents.

D'un côté l'homme de la Cité terrestre est décidément terre à terre, charnel. L'activité de son âme est limitée par ce corps d'argile qu'il habite, source de mal ou péché, obstacle à ses actions.

De l'autre, l'homme de l'absolu divin tend à effacer son ego, à mépriser sa fragilité ou petitesse, croyant hâter en aimant, la venue du royaume des cieux.

L'amour est ici actif et constructeur, une force créatrice de nouveauté. Personne dans l'édification des cités n'a en soi des projets d'architecture. Les deux cités sont le fruit ou l'émanation d'un projet, d'un projet d'amour de Dieu, où l'on reconnaît bien Saint Augustin.

On voit débusqué ici, dans la Cité terrestre, une sorte d'hubris, de folie orgueilleuse bien connue à travers tragédies ou drames de tous les temps et de tous les continents. On ne rend pas à Dieu la gloire, la lumière et la puissance qui lui appartiennent.

Les deux cités, malgré leurs antagonismes ont partie liée. Ne serait-ce que par l'échange toujours possible de leurs habitants. On peut certes passer de l'une à l'autre, sorte de reniement dans un cas, et de conversion très fragile dans l'autre.

Et puis, le désir commun qui les anime, Augustin insiste longuement sur ce point, c'est le désir de paix – « *la tranquillité de l'ordre* », quand tout dans l'homme est à sa véritable place dans la famille ou dans l'univers. Alors... les animaux sauvages font une trêve pour élever en douceur leur progéniture ; le maître de maison gouverne sa famille avec autorité quand chacun lui obéit.

L'état de guerre – ici sans doute une marque de l'intervention de Babylone - est drame, confusion ; inversion même de ce qui doit être. S<sup>t</sup> Augustin a pour le dire l'image d'un pendu, tête en bas, membres distendus, respiration sifflante.

Telle est la guerre, toujours barbare, couplée des maux indéfinis qui détruisent au fond la beauté du monde, des pages de maux plus destructeurs les uns que les autres. C'est la misère de l'homme sans Dieu – un état de détresse que l'on trouve à l'identique chez un auteur comme Pascal, fidèle lecteur de S<sup>t</sup> Augustin.

Ce point acquis, reste une difficulté pour le lecteur attentif au sujet du statut réel ou fictif de la Cité présente à chaque page. Est-ce une cité réelle, décrite suivant les grandes lignes d'un ensemble d'habitations du V<sup>e</sup> siècle ? ou une cité idéale comme les Grecs en ont souvent imaginé ? (*La République de Platon*)

Plus connue – de notre siècle s'entend – serait-ce une sorte d'utopie, toujours idéale, rêve de citoyens en peine de bonté, de beauté, de services divers ? (Thomas Moore)

**La Cité** : est-ce une ville au sens classique du terme ou une communauté spirituelle ?

Aucun de ces modèles ne convient, et l'écriture du Saint Docteur est source de surprise et d'étonnement. Là où les cités ne sont pas des espaces habituels : ni murs, ni pont-levis, ni rues, ni passants, ni boutiques. Impossible de fournir une illustration cohérente.

On a dit et redit que la ligne de partage des deux cités se situait dans le cœur ; c'est la marche spirituelle de toute l'humanité en quête de sa spiritualité, de son identité, de sa consistance et de sa finalité annoncée.

La plupart des commentateurs, au fil des siècles, adhèrent au premier sens ; d'autres moins nombreux en ont saisi l'interprétation obvie, à certains moments de son ancrage spirituel qui répartit les hommes selon une ligne de partage intérieure.

Aucune des représentations picturales de la Cité de Dieu n'est satisfaisante. Une a retenu notre attention : l'image d'un fleuve profond recevant sur ses côtés de multiples affluents. Le fleuve s'écoule vers la mer, les affluents le grossissent. Il s'étend dans la plaine, comme la masse des hommes pérégrinant sur les routes.

## 5. Résurrection et jugement

C'est sans mentionner de jours, ni d'heures, que S<sup>t</sup> Augustin continue de déchiffrer le devenir des deux cités par-delà l'espace et le temps. Tous sont voués à la mort, conséquence attendue du péché contre Dieu, du péché des origines. Alors se dessine le profil eschatologique de ceux qui sont encore vivants, et ceux qui sont enveloppés de poussière. Sans annonce particulière, Augustin passe alors d'un régime de pensées intellectuelles, de raison, à un discours de foi qui prolonge le premier sans difficulté apparente. « *Je crois pour comprendre* », telle est sa devise. Point de hiatus entre foi et raison, accompagné de débats bien connus de la *Philosophia perennis*.

L'adhésion à la foi chrétienne affirmée depuis cinq siècles éclaire le sens enfin dévoilé de la Création et des créatures.

La Résurrection du corps ou de la chair, tout à fait improbable selon S<sup>t</sup> Augustin, si elle ne s'appuie sur la résurrection du Christ, annonce une nouveauté absolue pour les membres des deux cités.

Si l'analyse de ce que l'on nomme le « jugement dernier » est « repérable », entre les lignes d'un catéchisme, l'écriture de la résurrection révèle un auteur plein d'humour et d'ingéniosité. C'est le moment détendu de la *Cité de Dieu*, celui qui n'a pas pris une ride au cours des siècles. Il y a bien sûr une théologie cohérente de la résurrection, originalité marquée du christianisme, et ferme espérance pour les Chrétiens. L'âme séparée du corps pour un temps n'est pas un être complet. Elle aspire à retrouver son corps spirituel, lui assurant une vie renouvelée telle que la foi la promet. Toutefois, les questions populaires au sujet de la résurrection, répétées de siècle en siècle, sont d'une autre veine. On veut savoir avec curiosité le comment de la résurrection. Augustin se prête au jeu des questions-réponses et invite ses lecteurs à faire de même. Les exemples fourmillent au Livre XXII, chapitre 12.

- Les fruits abortifs doivent-ils ressusciter ?
- Les corps auront-ils tous la même grandeur ?
- Devons-nous atteindre à la mesure de l'âge parfait du Christ (Éphésiens 4,13)? Alors il faudra diminuer la taille d'un grand nombre, augmenter les proportions pour que tous soient égaux ?
- Qu'en est-il des corps dévorés et assimilés par les bêtes ?

- Qu'en est-il des ongles et des cheveux ? Car il est dit et répété que « *tous nos cheveux sont comptés* ».
- Et le corps des femmes, privé de l'hymen et de l'enfantement, devra-t-il, lui aussi, ressusciter ?

Une centaine de pages est consacrée aux interrogations pertinentes de ce genre. Et Augustin n'aura qu'une réponse : il n'est pas plus difficile au Dieu Tout-Puissant de reconstituer un corps réduit à l'état de poussière, de morceaux de cadavre, que de créer, au départ, à partir de rien, un être charnel fait à son image.

Le jugement dernier délie pour l'Eternité la Cité terrestre de la *Cité de Dieu*. Ici, la miséricorde du Sauveur, le Christ lui-même, n'annule pas la profondeur insondable des actes humains. S'il appelle les uns à la béatitude éternelle, il semble abandonner tous les autres à l'enfer éternel. Le corps de ces derniers ne se consumeront jamais. S<sup>t</sup> Augustin n'a cessé de le répéter, et désormais les justes n'auront de relation unilatérale avec « *ceux-là* » de la cité terrestre perdue que par la perception accordée de leurs souffrances infinies. Nous voici finalement devant une inversion sévère mais toute évangélique des scandales que chacun peut observer sur terre : le malheur des justes, la violence subie, les incohérences de leur *destinée* ; et antithèse choquante surmontée : le bonheur des impies, leur assurance facile et leur réussite incompréhensible.

Le diable est nommé, les démons démasqués, tous ces esprits mauvais qui s'opposèrent à leur créateur avant la création du monde, qui s'infiltrèrent partout où l'homme se sépare de Dieu. De Cité terrestre, pourtant ressuscitée, il ne reste rien : pour le redire, l'ivraie est jetée au feu, brûle indéfiniment, libérant le bon grain, la Cité de Dieu qui au cours du temps s'est affermie, constituant l'Eglise du Christ ébauchée par des cœurs purs, des êtres spirituels qui pour l'amour de Dieu ont désiré vivre dans sa demeure.

*Ps 121 :*

« *Quelle joie quand on m'a dit : « Nous irons à la **maison** du Seigneur !  
Maintenant notre marche prend fin devant tes portes, Jérusalem !  
Jérusalem, te voici dans tes murs : **ville** où tout ensemble ne fait qu'un !... »*

## 6. La Jérusalem céleste



Enluminure représentant la Jérusalem céleste dans un manuscrit du livre *La Cité de Dieu* de Saint Augustin.

Parchemin, XII<sup>e</sup> siècle conservé au Hradschin, le palais royal de Prague

L'évêque d'Hippone, qui s'est fortement inspiré de St Paul (*Épître aux Corinthiens*, *Épître aux Romains*) pour rendre cohérente l'improbable résurrection des corps, s'appuie maintenant sur l'*Apocalypse* de Saint Jean et cette peinture tout en beauté de la *Cité de Dieu*. Ce n'est pas l'élan du désir qui la fait habiter par les élus : elle descend du ciel, c'est Dieu lui-même qui en est l'architecte.

#### Lecture 4 : Livre XX, chapitre17

**« Ensuite », dit l'Apôtre, « je vis descendre la grande cité, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, parée comme une jeune épouse, ornée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui sortait du trône et disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et il sera leur Dieu. Il essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cris, ni douleur, parce que le premier état sera fini. Et celui qui était assis sur le trône dit : Je m'en vais faire toutes choses nouvelles ». L'Écriture dit que cette Cité descendra du ciel, parce que la grâce de Dieu, qui l'a formée, en vient ; elle lui dit par la même raison dans Isaïe « Je suis le Seigneur qui te forme ». Cette Cité, en effet, est descendue du ciel, dès qu'elle a commencé, depuis que ses concitoyens s'accroissent par la grâce du baptême, que leur a communiquée la venue du Saint-Esprit. Mais elle recevra une si grande splendeur à la venue de Jésus-Christ, qu'il ne lui restera aucune marque de vieillesse, puisque les corps mêmes passeront de la corruption et de la mortalité à un état d'incorruptibilité et d'immortalité. »**

Cette vision de Saint Jean serait susceptible de recevoir de multiples interprétations, si une voix puissante ne venait l'éclairer du Trône dont il est question dans le texte. Pour notre part, nous essaierons de la traiter comme une récapitulation grandiose de la *Cité de Dieu*. Au terme du long voyage de l'humanité chrétienne, Dieu en personne donne la clé du bonheur de la vie éternelle : comme le dit le début programmatique de l'introduction, Dieu se donne tout en tous, vraie récompense en lui-même pour ceux qui l'ont cherché et ont fait de leur vie « *le noviciat de la vie éternelle* ». Il est la plénitude pour l'éternité qui vient contrebalancer les ratés de l'amour humain. Il se manifeste surtout par la communication à la créature de toute sa jeunesse, qui renouvelle le poids du déjà-vu de toute la création.

Tout est nouveauté : cieux nouveaux, terre nouvelle, corps nouveau. Cette nouveauté de la Cité glorieuse, n'est pas le retour impossible du jardin d'Éden. Elle enferme et dépasse les tribulations de l'histoire, ses peines et ses joies. Ce qui nous frappe le plus dans l'interprétation d'Augustin, c'est la répétition : pour lui, la *Cité de Dieu* est le lieu tranquille de l'ordre, de la paix qui n'en finit pas. Il évoque le septième sabbat, qui n'est pas suivi d'un dimanche ; non le sommeil du repos, mais la véritable contemplation de la gloire du Créateur.

L'évêque d'Hippone est fidèle à la ligne de sa quête amorcée dans les *Confessions* : « *Tu nous as faits pour toi Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi.* » Voici que mystérieusement, dans l'amour enfin partagé du Maître et de ses amis, la vie humaine est enveloppée d'éternité.

Pour terminer par une citation de notre pape augustinien Léon XIV : « *Nous allons vers les espaces éternels de l'infini* ».

Lecteurs : P. Dumoulin – B. Rousseau

Mise en page : N. Ferrari

Texte d' *Annick Rousseau*



*La Cité de Dieu* (début d'un manuscrit en français du début du XV<sup>e</sup> siècle conservé à la bibliothèque royale des Pays-Bas).